



VÉNUS  
KHOURY-GHATA

CE QUI RESTE  
DES HOMMES

roman

ACTES SUD  
L'ORIENT DES LIVRES

Illustration de couverture :  
© Ziad Dalloul, *La Chambre des roseaux* (détail). Collection de l'artiste  
Photo © galerie Claude Bernard / J.-L. Losi

© ACTES SUD, 2021  
ISBN 978-2-330-14464-7

VÉNUS KHOURY-GHATA

Ce qui reste  
des hommes

roman

*ACTES SUD / L'ORIENT DES LIVRES*



— Du marbre rouge alors que les tombes voisines sont noires ou grises, je vous le déconseille, madame.

L'employé de l'agence funéraire est catégorique. Mais ton choix est fait. Ton doigt revient sur le même échantillon : rouge méché de gris. Même couleur que la poitrine du rouge-gorge qui t'a regardée avec insistance ce matin à travers ta fenêtre.

Impatiente d'en finir, tu remplis le formulaire, signes puis te lèves.

— Une concession pour deux, précise-t-il en te raccompagnant à la porte.

Précision sans intérêt : tu y seras forcément seule, toi qui as si peur de la solitude.

Grand déballage de fleurs, boulevard Edgard-Quinet. Demain, la Toussaint ; après-demain, la fête des Morts. Des cadeaux d'anniversaire à deux sous. Des chrysanthèmes, comme si les morts ne méritaient pas mieux.

“Et pourquoi pas de l'herbe ? Ils n'ont qu'à brouter !” Tu maugrées, prise d'une colère incompréhensible.

Tant de douceur dans l'air. Septembre s'est faufilé dans l'automne. Par-delà le mur du cimetière, les feuilles d'un platane se prennent pour des petits

soleils. Pourtant tu marches vite, comme on fuit : grande est ta hâte de quitter le boulevard des Morts.

Une robe dans une vitrine te cloue face à une boutique de la tour Montparnasse. Même rouge feu que ta pierre tombale : la soie copie la pierre.

Tu n'essaies pas, paies, retrouves la rue, traverses au feu rouge, pressée de rentrer avant la nuit.

Rares sont les taxis libres à cette heure du soir. Pas d'autobus qui mène à ton quartier. Pliée sous le poids du sac devenu soudain lourd, tu avances sous une pluie cinglante alors qu'il faisait beau une heure auparavant. Ta porte ouverte, tu poses le sac dans l'entrée, prends un bain puis te couches, trop fatiguée pour essayer la robe.

Sommeil agité, rêve oppressant. Tu marches dans la même rue que tout à l'heure, avec le même sac mais rempli à ras bord d'échantillons de marbre que tu dois livrer à un client dont tu as oublié le nom et l'adresse. Les passants s'écartent sur ton passage. Aucun d'eux ne propose son aide.

Réveillée, tu retrouves le sac là où tu l'as posé hier.

Vu dans la pénombre, il évoque un chat qui fait le gros dos.

La robe enfilée pèse lourd sur tes épaules. Une poussière rouge, du même rouge que la pierre tombale, se répand sur le parquet au moindre mouvement. Tu ne peux pas la garder. Tu vas la rendre à la boutique et demander du même coup au marbrier la date de livraison de la dalle.

Un tombeau à deux places, a-t-il dit.

Avec qui le partager ?

Question posée à ta première tasse de café du matin.

Divorcée, veuve et sans enfants, tu as perdu de vue les rares hommes qui t'ont aimée. Ta mémoire en a gardé quatre. Pas énorme, pour une vie. Tu aurais pu en compter plus si chaque veuvage n'était suivi d'une dépression de deux ans et chaque rupture de la décision de ne plus jamais aimer.

Quatre hommes éparpillés dans le même carnet de téléphone, jamais changé ou recopié en vingt ans.

Comment les retrouver et par quels mots leur expliquer la cause de ton appel ?

“Je viens de m'acheter une tombe dans un beau cimetière, ça te dit de partager ?”

Trop brutal.

“Il est vrai qu'on s'était mal quittés, mais il est temps de faire la paix. Pas de rancune de ma part. D'où ma proposition de t'installer pour l'éternité dans ma tombe. Gratis. Tu te déchausses et tu entres.”

Vulgaire.

Tu chercherais d'autres formules si le rouge-gorge d'hier ne venait se poser sur le rebord de ta fenêtre. Trois coups de bec rapides sur la vitre. Il réclame ses miettes de pain quotidiennes.

Vue de près, la tache rouge sur son poitrail te renvoie à une blessure sur une poitrine.

Opéré à cœur ouvert, Paul luttait contre la mort depuis vingt-trois jours dans le service de soins intensifs d'un hôpital parisien. On t'avait accordé deux minutes de visite, pas une de plus, et tu avais obéi.

“Sors-moi d'ici, ils veulent me tuer.”

Que d'efforts pour parvenir à prononcer ces quelques mots, ses derniers, d'une voix hachée ! Les deux

minutes écoulées, tu avais marché vers la porte puis crié “Je t’aime” de loin, sans te retourner.

“Je t’aime”, bonne réplique dans un mélodrame. À la différence que ce n’était pas du théâtre : Paul mourrait la nuit même. Rideau.

Paul était ton mari. Tu voulais faire des enfants avec lui, vieillir avec lui. La mort est inenvisageable quand on a une femme à aimer. N’étant propriétaire de rien dans aucun cimetière, Paul a été inhumé dans une tombe appartenant à des amis où tu n’auras pas ta place.

De lui, tu gardes une pipe en écume et des lunettes, qu’il t’arrive encore de chausser pour savoir comment il te voyait. Tu as également longtemps conservé son costume croisé, avant de le céder finalement à son ami Marc, qui tenait le rôle principal dans une pièce de Ionesco.

Tu as assisté à toutes les représentations. De dos, Marc dans le costume de Paul devenait Paul. Tu oubliais de respirer. De face, la magie cessait d’un coup. Tu étais la seule à ne pas l’applaudir lorsqu’il saluait. C’est tout juste si tu ne l’accusais pas de vol d’identité, de supercherie.

De retour dans sa loge, Marc se débarrassait vite du costume du mort, comme on le fait d’un personnage qui vous est imposé.

La pièce ayant fait son temps et Marc s’étant retrouvé au chômage, Paul est redevenu un mort parmi d’autres.

Toujours la même rage et le même sentiment d’impuissance quand tu penses à lui enterré chez des étrangers. Toujours la même déception face à la robe



achetée sans l'avoir essayée. Comment expliquer la poussière rouge et grise qui tombe de l'ourlet ?

Un rouge noirâtre comme du sang séché, un gris à la texture de cendre.

La propriétaire du magasin n'est pas étonnée de te voir revenir avec la robe.

— Vous n'êtes pas la seule dans votre cas. D'autres clientes ont eu la même mésaventure. On n'entre pas dans ma boutique après un passage à la marbrerie funéraire. L'explication est simple : le marbre scié saigne. Ce qu'on prend pour de la poussière rouge est son sang.

Elle ne reprend pas la robe mais te conseille de t'en débarrasser, de préférence dans une benne de chantier.

— Les autres pierres seront libres de l'accepter ou de la rejeter.

— C'est ton prochain roman ? Un sujet en or. Il te reste à l'écrire. Un roman d'amour, cette fois, et surtout pas de poésie. Écris comme on parle.

Du délire, pour Hélène, la robe qui vomit de la poussière et le marbre qui saigne. Seule la tombe à deux places mérite son attention :

— Tu auditionnes les quelques hommes qui t'ont aimée et tu choisis le moins encombrant pour te tenir compagnie là où tu sais.

Les mots "tombe", "caveau", "concession" sont bannis de son vocabulaire depuis le meurtre jamais élucidé de son mari, il y a deux décennies.

Août 1990, un couple ami t'emmenait à un dîner où tu n'étais pas conviée. La maîtresse des lieux recevait de nouveau après un deuil long de deux ans, passé loin de la maison du crime. Cravate noire pour les hommes, robe noire pour les femmes. Elle-même en blanc, couleur du deuil en Inde où elle avait fait plusieurs séjours dans un ashram.

La voiture s'était arrêtée devant une grande bâtisse plongée dans le noir comme si la propriétaire des lieux n'attendait personne. Pas de fenêtres à l'arrière, celles de devant faisaient face à la mer et à l'île qui émergeait au loin.

Ta mémoire a gardé l'escalier étroit qui allait de la route du littoral à la maison fermée depuis le meurtre.

Un traiteur avait fourni le nécessaire pour le dîner sur la terrasse, l'intérieur n'avait plus jamais été foulé depuis la mort de son propriétaire.

Répartis autour des tables, les convives se reconnaissaient à la lueur tremblante des bougies, parlaient bas comme dans les maisons en deuil.

— Les tueurs sont venus de là-bas, de l'île, t'a soufflé ton voisin de table. Leur bateau arrimé au ponton,

ils ont profité de l'absence d'Hélène, partie faire des courses, pour égorger son mari. La baignoire débordait de sang. Égorgé comme un mouton, a-t-il précisé.

Le Lys blanc, déserté, n'était pas à louer ni à vendre. Aucune décision ne serait prise par Hélène tant que le sang de son mari n'aurait pas séché sur le carrelage de la salle de bains toujours sous scellés.

Sept kilomètres séparaient la sombre bâtisse de l'île. Ton regard allait d'elle à la façade. Les yeux des deux lucarnes donnaient l'impression de fouiller le large à la recherche des tueurs. Le dîner terminé, tu allais repartir avec tes amis quand Hélène t'avait retenue :

— Nous nous reverrons. Hélène racontera et Diane écrira.

Vous n'avez pas cessé de vous retrouver. Elle ne t'a jamais rien raconté, tu n'as pas écrit non plus, mais vous n'avez pas cessé de faire tourner le vieux guéridon de son salon parisien pour joindre vos deux défunts.

— Paul, tu m'entends ? Est-ce que je te manque ?

— Peux-tu me dire où tu es, Philippe ?

Ils étaient pathétiques, vos appels à travers la table prise de secousses, qui tapait le sol d'un pied rageur lorsque vous insistiez, comme si Paul et Philippe, qui ne s'étaient jamais rencontrés de leur vivant, ne tenaient pas à dire où ils se trouvaient ni si leurs veuves leur manquaient.

Jamais découragées, vous continuiez à les convoquer, à les harceler, éclairées par l'abat-jour qui vous rendait blafardes. Tous les vendredis soir, jour de sortie pour les morts, d'après Hélène.

Le guéridon devait lui dire si son homme était bien traité là où il se trouvait et s'il était en bonne compagnie. Elle laissait l'essentiel pour la fin :

— Tu connaissais tes assassins ? Tu peux me les décrire ? Donne des noms, Philippe.

Silence du bois et du socle ; la délation dans l'autre monde est mal vue.

Pourtant, la même question posée un autre jour avait déclenché un cataclysme : pris de fureur, le guéridon avait tapé des quatre fers, un vrai cheval sauvage. Fin brutale de la séance. Figées par la peur, vos quatre mains avaient eu du mal à se démêler. Vous étiez tétanisées.